

Québec français



Jean-Claude Izzo
Entre la tragédie et la lumière

Gilles Perron

Number 128, Winter 2003

Quelques figures du roman français contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2003). Jean-Claude Izzo : entre la tragédie et la lumière. *Québec français*, (128), 41–42.

Chez Izzo, il y a aussi de la bouffe et de l'alcool, des parties de cartes, et une amitié indéfectible. Mais on n'y meurt pas de vieillesse, et encore moins dans la sérénité. La mort y est fréquente, et le plus souvent violente.

JEAN-CLAUDE IZZO

ENTRE LA TRAGÉDIE ET LA LUMIÈRE*

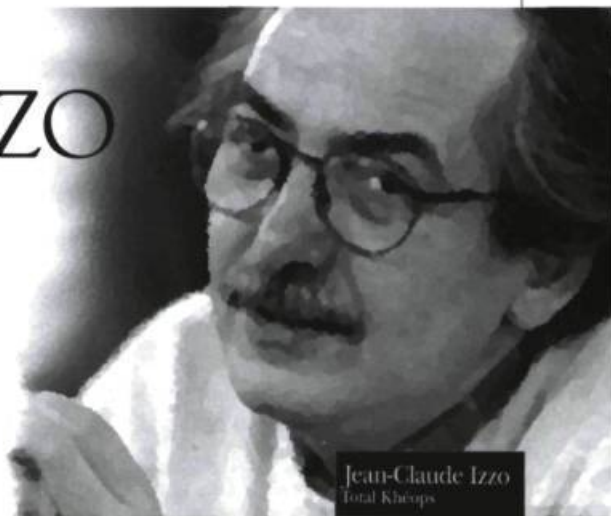
PAR GILLES PERRON

Paris était déjà tout entier dans le regard du petit Gavroche. Puis Balzac, Zola, et bien d'autres lui ont donné un corps, en même temps qu'ils en livraient l'âme ; pour Hemingway, Paris était une fête, alors que Zazie nous y convie encore, pour peu que l'on ose la suivre dans son délire souterrain. Paris enchanté, dévasté ou dévoyé, Paris dansant ou désespérant, la ville lumière n'est jamais aussi réelle que dans les mots des auteurs qui continuent de l'inscrire dans une géographie imaginaire débordant largement les frontières de la France. À un point tel qu'on en vient à penser, à la suite des Parisiens eux-mêmes, que Paris est la France. La littérature policière ne fait pas exception à la règle, alors que Léo Malet, précurseur du polar français, promène son Nestor Burma d'un arrondissement à l'autre à travers la quinzaine de romans que constitue *Les nouveaux mystères de Paris*. Les auteurs de la Série noire ne seront pas en reste, avec Didier Daeninckx, mais surtout avec Daniel Pennac : Benjamin Malaussène aura vécu, pour ses deux premières apparitions (*Au bonheur des ogres*, 1985 ; *La fée carabine*, 1987), entre les pages noires de la Série du même nom. Il arrive pourtant, parfois, et pour notre plus grand bonheur, que des auteurs s'approprient d'autres villes françaises et qu'ils nous les livrent en plusieurs volumes. Après le Belleville de Pennac, la

Série noire s'approprie Marseille, qui devient, sous la plume de Jean-Claude Izzo, un lieu plus complexe que ne le laissent croire les guides de voyage.

Évidemment, Marseille existait déjà avant Izzo : Marcel Pagnol l'a inventé, il y a déjà presque un siècle, avec une trilogie qui est une fête du langage (les célèbres Marius, Fanny et César, ce dernier personnage devant beaucoup au magnifique Raimu). Les personnages de Pagnol sont rassurants : ce sont de bons vivants ; leurs drames trouvent leur solution et même la mort (celle de maître Panisse, par exemple) est l'occasion d'espégleries, sinon de réjouissances. Chez Izzo, il y a aussi de la bouffe et de l'alcool, des parties de cartes, et une amitié indéfectible. Mais on n'y meurt pas de vieillesse, encore moins dans la sérénité. La mort y est fréquente, et le plus souvent violente.

Le héros d'Izzo, dans une nouvelle trilogie marseillaise, se nomme Fabio Montale. Il est policier dans le premier roman (*Total Khéops*, 1995), mais démissionne à la fin du récit, incapable de croire plus longtemps à la nécessité de son métier après une enquête qui le laisse dans le deuil de plusieurs de ses amis. Dans les deux autres (*Chourmo*, 1996 et *Soléa*, 1998), c'est à titre personnel qu'il intervient, un peu malgré lui, dans des affaires qui ne feront qu'accroître le vide en train de se former autour de lui.



Jean-Claude Izzo
Total Khéops



Jean-Claude Izzo
Soléa



Jean-Claude Izzo
Chourmo



Total Khéops

Le roman qui initie la trilogie, *Total Khéops*, est un roman sur l'amitié, sur l'honneur et sur la justice. C'est aussi un roman sur Marseille, un peu celui de Pagnol (on y retrouve le Bar de la Marine, p. 125), mais beaucoup celui des quartiers populaires du centre et des cités arabes de la périphérie. Marseille est une ville qui, selon le narrateur, s'est construite sur l'espoir d'immigrants venus y recommencer leur vie, mais qui, le plus souvent, y rencontrent le racisme engendré par la peur de l'autre. Fabio Montale est d'origine italienne ; ses amis d'enfance, dont la mort est le prétexte de l'histoire, ont du sang italien pour l'un (Ugo) et espagnol pour l'autre (Manu). Si on y ajoute la mort et le viol de Leila, une autre amie aux origines maghrébines, on conviendra que c'est ce que nous appellerions ici une enquête ethnique. Montale est un policier qui doute, au contraire du commissaire Auch, un superflic pour qui le bras de la justice est nécessairement lourd. « J'ai jamais compris que tu pouvais être flic », s'étonne d'ailleurs un des personnages, à qui Fabio réplique : « Moi non plus. Ça s'est fait comme ça » (p. 169). Le roman débute avec la mort d'Ugo, trois mois après celle de Manu. Tous deux étaient de petits malfrats dans la quarantaine, vivant depuis la fin de leur adolescence de combines diverses, une vie que Fabio avait laissé tomber pour devenir policier. Si ce choix avait séparé les amis d'enfance qu'ils étaient, la mort violente de ceux qui incarnaient un passé qui lui était cher (sauf pour les braquages des dernières années) l'oblige à une remise en question qu'il avait bien tenté d'éviter jusque-là. Ce sont ses amis qui sont assassinés : le code d'honneur qui définit l'univers marseillais ne pouvait faire autrement que de le rattraper. « L'honneur ici, c'est capital. "T'as pas d'honneur" était la plus grave insulte. On pouvait tuer pour l'honneur » (p. 73). Les circonstances font remonter les souvenirs de Fabio à la surface et son passé, c'est aussi celui de la ville. Autrefois, « vivre au Panier, c'était la honte. Depuis le siècle dernier. Le quartier des marins, des putes. [...] Et, pour les nazis, qui avaient rêvé de le détruire, un foyer d'abâtardissement pour le monde occidental » (p. 18). Fabio était né dans ce quartier, puis il avait vécu à la Capelette, un quartier de Ritals (p. 38). Dans sa jeunesse, il a souvent traîné sur La Canebière : « Il y a encore trente ans, La Canebière, on venait s'y promener le soir, après le repas. On rentrait, on prenait une douche, on dînait puis on mettait des habits propres et on allait sur La Canebière. Jusqu'au port. On descendait sur le trottoir de gauche, et on remontait par l'autre trottoir » (p. 171). Adulte, il est allé s'installer un peu à l'extérieur, au bord de la mer, un petit port appelé Les Goudes. C'est là qu'il habite dans les trois romans, dans une petite maison (selon lui, un cabanon) reçue en héritage. Pour Fabio, « Marseille n'est pas une ville pour touristes. Il n'y a rien à voir. Sa beauté ne se photographie pas. Elle se partage. Ici, il faut prendre parti. Se passionner. Être pour, être contre. Être, violemment » (p. 38).

Chourmo et Solea

Dans *Total Khéops*, la Mafia marseillaise est à l'origine de la mort des amis de Fabio Montale. Dans *Chourmo*, elle joue à nouveau un rôle, alors que l'enquête démarre avec l'assassinat du fils de sa cousine. Mais c'est dans *Solea* qu'elle devient le destin de Fabio, alors que la mort attend encore plusieurs des proches du narrateur. Son amie Babette, journaliste et spécialiste des crimes commis par la Mafia, est recherchée par l'organisation sicilienne qui veut l'empêcher de révéler ce qu'elle a appris. La Mafia, pour retrouver la journaliste, décide de faire pression sur Fabio : et des personnages que le lecteur avait appris à connaître dans les deux premiers romans sont assassinés simplement à cause des liens qu'ils entretiennent avec lui. Izzo propose, avec *Solea*, son roman le plus noir, où l'espoir présent dans les romans précédents n'existe plus. Fabio avait tenté de croire à quelque chose de positif, issu de sa ville : « J'avais besoin de me convaincre [...] que Marseille est un destin. Le mien. [...] On était d'ici, comme si tout était joué d'avance » (*Chourmo*, p. 215). Mais le Marseille qu'il connaît est un lieu de lutte permanente, où chacun tente de se sortir de la galère : « Le *chourmo*, en provençal, la chiourme, les rameurs de la galère » (*Chourmo*, p. 72). Être *chourmo*, c'est appartenir à ce Marseille populaire et solidaire, c'est aussi croire à une vie différente qui n'arrive jamais, dans une ville à sens unique : « C'est Marseille qui appartient à l'exil. Cette ville ne sera jamais rien d'autre, la dernière escale du monde. Son avenir appartient à ceux qui arrivent. Jamais à ceux qui partent. [...] Et ceux qui restent [...], on ne sait jamais s'ils sont morts ou vivants » (p. 102).

Le Marseille d'Izzo est donc fait de violence, de racisme (surtout à l'endroit des Arabes), mais aussi d'amitié et de solidarité qui font contrepoids. On y mange de la fougasse ou de l'ailloli, on écoute Brassens, des airs arabes, napolitains ou du jazz (« Solea » est une pièce de Miles Davis). La poésie est aussi au rendez-vous, en particulier celle de Louis Braquier, un poète marseillais, ça va de soi. Les personnages qui y vivent sont très attachés à leur ville, et il n'est presque jamais envisagé que l'avenir, même fermé, puisse se vivre ailleurs. Babette, revenue à Marseille alors que sa vie y est en danger, se sent bien en l'observant : « J'aime cette ville. J'ai regardé les gens autour de moi. À la terrasse. Dans la rue. Je les ai enviés. Ils vivaient. Bien, mal, avec des hauts et des bas, sans doute, comme tout un chacun. Mais ils vivaient » (*Solea*, p. 275). C'est ce Marseille qu'Izzo livre avec ferveur et désespoir dans ce qui constitue un legs à la mémoire de la ville en même temps qu'à celle de l'écrivain, mort trop tôt, en l'an 2000, comme s'il eût été lui-même un de ses tragiques personnages.

* Solea, note de l'auteur, p. 9.

Bibliographie

- Total Khéops*, Paris, Gallimard, 1995, 283 pages. (Série noire, n° 2 370)
Chourmo, Paris, Gallimard, 1996, 314 pages. (Série noire, n° 2 422)
Solea, Paris, Gallimard, 1998, 298 pages. (Folio policier, n° 196, Série noire n° 2 500)